l'homme un engagement peut-être plus profond que ne le fait J. SCHEID (*Religion et piété à Rome*, Paris, 1985, p. 12-14). L'ordre adopté pour présenter les illustrations est pleinement satisfaisant, allant de la représentation des éléments matériels qui permettent l'accomplissement des actes cultuels à celle de ces actes eux-mêmes, avec, comme dans le volume I, des images choisies dans un large éventail chronologique, offrant un répertoire incomparable de richesse et de précision des différents aspects du culte.

L'ouvrage de R. TURCAN vient combler une lacune bibliographique importante, et l'ampleur du projet qui l'anime, le choix et la qualité de ses illustrations, en font désormais un livre indispensable.

Annie DUBOURDIEU.

Archéologie. Histoire de l'Art.

Birgitte GINGE, *Ceramiche etrusche a figure nere* (*Materiali del Museo archeologico nazionale di Tarquinia*, XII = *Archaeologica*, 72) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1987, 117 pages, 104 planches hors texte.

Tant de grands savants (ALBIZZATI, DOHRN, BEAZLEY, DUCATI, parmi bien d'autres) ont écrit sur la figure noire étrusque entre les deux guerres qu'on se demandait bien ce que l'érudition moderne pourrait ajouter. Pourtant, la dernière décennie a connu un renouveau des études sur la question, marqué notamment par les travaux de M^me^ SCHWARZ qui, à propos de collections américaines, a revu les sériations proposées quarante ans plus tôt. C'est dans cette perspective que se place Birgitte GINGE, dans la série des publications de Tarquinia que nous avons déjà maintes fois commentées dans la présente revue (*R. É. L.*, 61, p. 440-442; 63, p. 379 et 380; 64, p. 331; d'autres comptes rendus sont à paraître dans le n° 65).

La publication d'inédits (36 objets sur les 71 étudiés ici, auxquels il faut ajouter une douzaine de vases que BEAZLEY avait simplement cités sans les illustrer) permet à l'auteur de revoir les attributions au groupe du peintre de Micali — dans lequel elle n'apporte d'ailleurs pas d'innovations notables — et de discuter les sous-groupes complexes créés par BEAZLEY et subdivisés par S. J. SCHWARZ au sein des figures noires tardives. Elle crée également un nouveau groupe, celui des oiseaux aquatiques, constitué pour Tarquinia de huit amphores dont six inédites. Ces innovations, compte tenu du propos limité de l'ouvrage, ne permettent pas de revoir à fond des problèmes de localisation des ateliers — nous restons sur l'idée que Vulci est le grand centre producteur de figure noire étrusque — mais les idées de CAGIANO DE AZEVEDO et Antonio GIULIANO sur une migration de céramographes vers Tarquinia trouvent ici des éléments de confirmation.

L'auteur n'a pas davantage voulu remettre en cause la chronologie communément admise, qui fait commencer la figure noire étrusque vers 530 et admet qu'elle n'a guère perduré au-delà du premier quart du V^e^ siècle. A noter toutefois une série de précautions méthodologiques p. 15-16 : en l'absence de fouilles d'ateliers (qui apportent beaucoup de nouveautés : voir notre compte rendu de F. LAUBENHEIMER, *R. É. L.*, 64, p. 345-347), devant le faible apport des analyses de terres (voir toutefois les travaux, non cités ici, de Jean-Claude ÉCHALLIER), et compte tenu de l'absence quasi-totale de contextes funéraires, l'auteur ne peut que regretter que la base des groupements et de leur chronologie reste purement stylistique. On lui saura gré d'avoir posé le problème : les recueils tarquiniens précédents ne l'avaient pas toujours fait.

Les indices et concordances sont remarquablement commodes. L'illustration est plus que correcte, avec des photographies toujours nettes, et des planches com-

paratives des profils à échelle commune, où les zones de décor sont indiquées en partie droite ; cela permet de confronter facilement les caractères techniques et iconographiques des différentes officines.

Richard ADAM.

Gloria FERRARI, *I vasi attici a figure rosse del periodo arcaico* (*Materiali del Museo archeologico nazionale di Tarquinia*, XI = *Archaeologica*, 73) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1988, 196 pages, 99 planches hors texte.

Des douze ouvrages publiés depuis 1980 dans la même série, celui-ci est le dixième dont nous avons la charge de rendre compte dans ces pages ou dans la *Revue belge de philologie et d'histoire* ; la plupart de ces comptes rendus étant déjà publiés, nous ne répéterons que le plus brièvement possible des observations valables pour chaque volume : ce sont des catalogues très documentés, pourvus d'un bon apparat (*indices* et concordances), d'une bibliographie à jour, magnifiquement illustrés, mais édités sous une présentation luxueuse, plutôt lourde (papier de 120 gr.), vendus très cher, avec une typographie qui laisse souvent à désirer. Nous avons dit et redit l'utilité de rendre disponible, sous une forme scientifiquement correcte, un matériel qui souvent n'a pas de provenance précise, mais qui peut permettre des études statistiques et des interprétations historiques. On pourra trouver que, pour un matériel somme toute commun, un tel déploiement de moyens est un peu superflu, mais l'ensemble de la collection nous a toujours paru remplir son but : mettre à la disposition des chercheurs des objets que le musée national de Tarquinia, malgré les superbes aménagements de ces deux dernières décennies, ne peut présenter tous. On pourra aussi regretter que l'équivalent n'existe pas encore pour Caere ou Vulci, mais ce n'est peut-être qu'une question de temps.

Cela dit, le catalogue de G. FERRARI se distingue des précédents par l'abondance de la documentation de référence recueillie dans cent vingt musées et collections répartis dans le monde entier, sans compter les objets disparus cités seulement par des catalogues ; les notices sont donc d'une précision nettement supérieure aux volumes précédents, mais n'est-ce pas normal puisque les vases étudiés appartiennent à l'époque la plus « classique » de la céramographie attique, dont les artisans sont presque aussi bien connus que si nous les avions vus travailler ? En plus de cette connaissance encyclopédique des potiers et peintres du Céramique, l'auteur pousse la finesse d'analyse jusqu'à donner pour chaque vase archéologiquement complet un profil et un développé des inscriptions, dans le texte, et hors texte de nombreuses photos de détail. Il n'est donc pas étonnant que cinquante-huit vases suffisent à occuper ce fort volume.

Ce que nous regretterions plutôt, maintenant que les rapports entre les thèmes des représentations figurées et les comportements sociaux de la clientèle apparaissent de plus en plus clairement, est que l'auteur n'ait pas dépassé la conception du catalogue pour établir un répertoire de l'imagerie et se demander dans quelle mesure les clients étrusques ont sélectionné les différentes représentations courantes ; la production représentée ici ne s'étendant guère sur plus d'un demi-siècle, on aurait pu obtenir un instantané un peu inattendu de l'aristocratie tarquinienne de la première moitié du V^e^ siècle : les scènes proprement mythologiques et celles qui sont liées aux modes de vie aristocratiques (cavalerie...) apparaissent peu nombreuses par rapport aux représentations de satyres et aux scènes érotiques et de la vie quotidienne, à tel point que la répartition thématique n'est pas sans rappeler celle qu'on observe, un peu plus tard, dans un artisanat aussi local que celui des miroirs. Il faut certes séparer analyse et synthèse, mais la première est ici tellement

fine qu'on aurait aimé que l'auteur ne laissât pas à d'autres le privilège de se glorifier de la seconde.

Richard ADAM.

Céramiques hellénistiques et romaines II, *Annales littéraires de l'Université de Besançon*, n° 331 (= Centre de recherches d'Histoire ancienne, volume 70) : Paris, Les Belles Lettres, et Besançon, 1987, 342 pages, nombreuses planches dans le texte.

Ce deuxième volume (pour le premier, voir *R. É. L.*, 61, p. 442) présente treize articles, réunis par Jean-Paul MOREL et Pierre LÉVÊQUE, dont quatre seulement concernent des céramiques non romaines (amphores hellénistiques de fabrication grecque et italienne; timbres amphoriques de Thasos; céramique grise d'Ampurias; céramique punique hellénistique) et neuf des productions diverses d'époque romaine (lampes, amphores gauloises, vernis plombifères, céramique commune gallo-romaine, sigillée de Gaule de l'Est, sigillée claire B rhodanienne, sigillée claire africaine, dérivées des sigillées paléochrétiennes, productions britanniques). Tandis que certains articles sont déjà des synthèses, comme celui de Marie TUFFREAU-LIBRE sur la commune gallo-romaine, d'autres présentent l'état de la recherche ou envisagent les productions dans des perspectives précises, notamment socio-économiques. L'ensemble des études est remarquable, bien que l'illustration de plusieurs articles laisse à désirer, et ce volume qui devrait être suivi de nombreux autres, tant le domaine est vaste, rendra de grands services aux archéologues de terrain en même temps qu'il éclairera, pour l'historien, les contextes de production des différents types.

Richard ADAM.

Leena PIETILÄ-CASTRÉN, *Magnificentia publica. The Victory Monuments of the Roman Generals in the Era of the Punic Wars* (Commentationes Humanarum Litterarum) : Helsinky, Societas Scientarum Fennica, 1987, 178 pages et 2 plans h. t.

Cette monographie est consacrée aux monuments élevés à Rome par des généraux victorieux entre 264 et 146 : presque toujours des temples, mais aussi quelques exemples de colonnes, d'arcs et de portiques. Vingt-quatre notices, dans l'ordre chronologique des généraux vainqueurs, analysent les indications fournies par les sources sur la campagne militaire, le triomphe (quand il fut célébré), le monument (choix de la divinité honorée, précisions sur le vœu et la dédicace, identification du site), enfin la carrière ultérieure du vainqueur et celle de ses descendants. L. PIETILÄ-CASTRÉN note l'extension à des préteurs, dès le courant du IIe siècle, d'une pratique qui au IIIe siècle était restée un monopole consulaire. Les conclusions les plus intéressantes sont d'ordre topographique (l'auteur utilisant abondamment les travaux de F. COARELLI) : plus de la moitié des monuments sont construits le long de la *via triumphalis*, même lorsque le vainqueur n'a pas lui-même obtenu le triomphe; la plupart des autres le sont dans le Champ de Mars, ou près des portes de la ville. De ce livre utile, on louera surtout la qualité de l'information et la clarté de l'exposé. Bons *indices*.

Jean-Louis FERRARY.

Archeologia Laziale, VIII. Ottavo incontro di studio del comitato per l'archeologia laziale (Quaderni del centro di studio per l'archeologia etrusco-italica, 14) : Rome, Consiglio Nazionale delle Ricerche, 1987, 390 pages in-4°.

Plus substantiel encore que les précédents, ce tome VIII atteste la vitalité peu commune de l'archéologie de terrain et de musée à l'échelle d'une région dont le sol n'est pas près d'avoir livré toutes ses richesses. En dépit des obstacles que l'on imagine sans peine, la réalisation des programmes en cours et l'ouverture de nouveaux chantiers y vont bon train, en même temps que les interventions de sauvetage ou de restauration se multiplient, que ce soit à Rome ou dans le « suburbio », à Ostie ou dans les Colli Albani, dans le sud du Latium ou aux marches du pays sabin. Les cinquante rapports ou communications regroupés dans ce volume en apportent la preuve. A défaut de rendre à chaque auteur son dû, nous nous bornerons à mentionner ici les exposés de L. VENDITTELLI, *Aventino : la localizzazione del tempio di Diana. Saggi di scavo nell'area tra via S. Alberto Magno e largo Arrigo VII* (à propos des débuts d'une fouille qui localise l'attention de tous les historiens des *primordia*) ; S. QUILICI GIGLI, *Su alcuni segni dell'antico paesaggio agrario preso Roma* ; B. HELDRING et M. GNADE, *La nona campagna dell'Istituto Olandese di Roma a Satricum* ; M. H. CRAWFORD, *Prospezioni a Fregellae* ; G. ALVINO, *La necropoli di Poggio Sommavilla : terza campagna di scavo* ; A. M. REGGIANI, *Comunità vicane della Sabina tiberina : il pagus dei Mutuesci* ; et P. SANTORO, *Il deposito votivo di Trebula Mutuesca : riesame critico del materiale alla luce dei nuovi scavi*. On notera également le rapport d'activité de la surintendance de Rome dans lequel A. LA REGINA expose les principes retenus pour la réorganisation du « Museo Nazionale Romano » dont certaines collections sont appelées à trouver place au Palazzo del Massimo. Au total un recueil qui, du paléolithique inférieur au Moyen Âge, conduit le lecteur, sur toute l'étendue de la région prospectée, de découverte en découverte.

Jean-Claude RICHARD.

Annamaria COMELLA, *I materiali votivi di Falerii* : Rome, Giorgio Bretschneider, 1986, XIII-227 pages, 87 planches (325 illustrations).

Ce livre magnifiquement présenté est de première importance, puisqu'il regroupe sous une forme exemplaire *tout le matériel votif* trouvé à Faléries. Le produit des fouilles du XIX^e^ siècle (années 80 et 1901 pour *Sassi Caduti*) était exposé au *Museo di Villa Giulia*, mais depuis 1967 une partie des ex-voto a été retransportée sur place, au Fort Sangallo, à Cività Castellana ; comme les procès-verbaux des fouilles étaient sommaires ou inexistants, les inventaires eux-mêmes assez inégaux, une publication d'ensemble s'imposait et A. COMELLA s'est acquittée de sa tâche à la perfection. Le moment est bien choisi, car on recommence à fouiller à Cività Castellana et les nouvelles trouvailles s'inséreront tout naturellement dans cet inventaire ouvert, où les objets sont numérotés dans des rubriques allant de A à S (sans J ni K, évidemment, puisque nous sommes en Italie).

Jusqu'à I ce sont des terres cuites représentant des têtes masculines ou féminines, souvent hellénisées (A), des fragments mal identifiés (B), des bébés au maillot (C), des statuettes (D), des ex-voto anatomiques (visages, oreilles, yeux, bras et jambes, doigts et orteils, seins, organes génitaux : E), des « cippes » (sans doute des cœurs : F), des autels (G), des bases (H), des poids de métier à tisser (I), des bobines (L) ; tous témoignages essentiels pour la plastique, du V^e^ au III^e^ siècle. Viennent ensuite les objets de bronze (bijoux, instruments : M), de fer (armes, outils : N), de pierre (parfois néolithiques : O), des bases de pierre (parfois ins-

crites : P), des objets divers (dont un foie de brebis destiné à l'haruspicine : Q), enfin la céramique, peu abondante à notre grand étonnement (vases attiques à figures noires ou rouges, céramique falisque ou étrusque) et les monnaies (S). Les trente-cinq inscriptions (souvent une seule lettre!) sont regroupées. Suivent quatre chapitres traitant de la topographie et du culte, pour chacun des quatre sites : *Celle* (Junon Curitis), *Sassi Caduti* (Mercure), *Vignale* (Apollon), *lo Scasato* (Minerve).

Cette synthèse exhaustive, claire, facile à consulter et richement illustrée satisfait toutes les curiosités. Un *addendum* signale les trouvailles récentes dans deux citernes de *Vignale* et le travail de G. COLONNA sur le plan du temple de *Celle*. Puissent les fouilles reprendre sur une vaste échelle et enrichir notre information sur le peuple original des Falisques!

Pierre FLOBERT.

André JODIN, *Volubilis Regia Iubae. Contribution à l'étude des civilisations du Maroc antique préclaudien* (= *Publications du Centre Pierre-Paris (UA 991)*, 14) : Paris, Diff. De Boccard, 1987, un vol. grand in-8°, 368 pages, 26 fig. et XXI pl. h. t.

Le titre de ce beau volume relié toile est emprunté à une célèbre étude de J. CARCOPINO et, au-delà de la description archéologique et de l'étude historique du site préromain, qu'il annonce, il définit de façon lapidaire le propos du livre.

Trois parties : le site, la ville, la cité. Après l'introduction, la première, brève (p. 15-57), est une présentation géographique du site, replacé ensuite — notamment grâce au recours aux sources littéraires — dans le substrat indigène, tandis qu'un troisième chapitre retrace son histoire archéologique.

La « ville » est analysée en six chapitres (p. 59-198) qui traitent successivement des techniques de construction, des ordres architecturaux, de la métrologie, de l'architecture privée, de l'architecture publique, de l'urbanisme.

Enfin la partie consacrée à la « cité » (p. 203-324) s'attache aux institutions et à la citoyenneté, aux problèmes linguistiques, à la vie religieuse, à l'activité économique (y compris de longs développements (p. 252-268) sur la céramique), enfin à l'évolution historique. Le volume s'achève par une bibliographie (p. 327-338) et des *indices* (p. 345-359).

La partie centrale, qui traite d'architecture monumentale, est comme on s'y attend la plus développée. Le lecteur qui entrera dans le détail des descriptions sera déçu par le caractère sommaire des plans, notamment pour l'architecture domestique (fig. 10 à 18 hors texte). Il est vrai que, peut-être pour remédier à cette carence, l'auteur a partout multiplié les précisions chiffrées (cf. les tableaux de chiffres des p. 138, 141, 143, 187, 188, 217). Du constat des chiffres une pente (fatale) mène aux considérations métrologiques. L'auteur n'a pas hésité à la tentation de rappeler, sur un pied « olympique » de 0^m368 retrouvé à partir de deux coudées de 0^m46 et de 0^m55, les « constats » contestables et contestés déjà publiés dans ses *Recherches sur la métrologie du Maroc punique* (Tanger, 1975). Un peu plus loin, à propos de l'urbanisme de la ville préromaine, les considérations sur les modules de 23 et de 46 m. n'emportent pas l'adhésion (p. 181-183).

C'est finalement la troisième partie, sur la « cité », qui nous a semblée la plus réussie. Les pages relatives à l'activité économique sous ses divers aspects, ainsi qu'à l'évolution historique, répondent bien au programme du sous-titre de l'ouvrage, alors que l'auteur doit bien reconnaître (p. 162) que la fameuse *regia Iubae* est encore à découvrir.

Dans la partie archéologique, la bibliographie réelle, pour les références aux termes de comparaison, paraît, sauf exceptions, arrêtée à la fin des années 70 (ce

qui est fâcheux pour un livre diffusé fin 87), dans une époque où, en Afrique du Nord même (notamment à Carthage) et en Italie, les publications de données parallèles n'ont pas manqué. Reste que ce beau volume (mais quel dommage que dans l'exemplaire mis à notre disposition les pages 113-118 aient été brochées entre les p. 224 et 225!, outre qu'il fait honneur au Centre Pierre-Paris qui l'a accueilli dans sa collection, comble une importante lacune dans notre connaissance de ce site majeur du Maroc antique,

Serge LANCEL.

Michel REDDÉ, *Prospection des vallées du nord de la Libye (1979-1980). La région de Syrte à l'époque romaine* (Cahiers du groupe de recherches sur l'armée romaine et les provinces, IV) : Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1988, 86 pages et XIV planches.

Dans le cadre d'un programme de l'Unesco, conçu à la demande du colonel Khadafi, qui souhaitait bénéficier de l'expérience des Romains en matière d'exploitation agricole du prédésert, l'auteur a dirigé, sous l'autorité de R. REBUFFAT, des prospections archéologiques sur la côte de la Grande Syrte, depuis l'embouchure du wadi Zukayr, à environ 45 kilomètres à l'ouest de la ville de Syrte jusqu'à Medinet Soltan, à quelque 50 kilomètres à l'est de cette ville. Au sud de Syrte, il a également prospecté la vallée du wadi Tlal sur une vingtaine de kilomètres, revenant sur cet aspect de sa mission dans une publication plus détaillée : M. REDDÉ, *Occupation humaine et mise en valeur économique dans les vallées du nord de la Libye : l'exemple du wadi Tlal,* dans *B. A. C.,* n. s. 19 B, 1985, p. 173-182.

Là où la carte archéologique dressée par R. GOODCHILD, *Tabula Imperii Romani, Leptis Magna,* Oxford, 1954, ne répertoriait qu'une quinzaine de ruines, M. REDDÉ et son équipe ont relevé cinquante-neuf sites soigneusement présentés avec de nombreux plans et des cartes. Quatre types d'habitat ont été identifiés : des fermes à bâtiments multiples dans la plaine syrtique, des fermes à cour dans les vallées, parfois groupées par hameaux, des tours, assez semblables aux *gsur* de Tripolitaine, dont on ne saurait trancher s'il s'agit d'habitations fortifiées ou plutôt de greniers collectifs protégés, enfin de très rares villages, implantés à proximité de la côte.

Ces vestiges témoignent d'un développement agricole que l'auteur serait porté à dater de l'époque des Flaviens. Si l'irrigation fait défaut, l'eau de ruissellement était soigneusement recueillie par de nombreuses citernes, et l'on pratiquait, sans doute dès avant l'arrivée des Romains, une culture en terrasses qu'attestent encore de nombreux murets. Une agriculture de subsistance (orge et légumes) et l'élevage des ovins fondaient une certaine prospérité, qui disparut au milieu du III^e^ siècle de notre ère.

Cette publication scrupuleuse, rédigée dans un style clair et châtié, accroît sensiblement la connaissance du passé lointain d'une région déshéritée, même si elle peut décevoir ceux qui attendaient de ces prospections des enseignements pour une politique de mise en valeur. Elle sera complétée par deux études de R. REBUFFAT, consacrées respectivement au bassin du wadi Bayy al Kabir et au fond du golfe syrtique (qu'une faute d'impression dans l'introduction, p. 11 et l. 17, a malicieusement métamorphosé en « golf syrtique »). Si l'on considère l'œuvre impressionnante réalisée par F. CHAMOUX, puis par A. LARONDE, et par leurs équipes en Cyrénaïque, on constatera une nouvelle fois l'importance de la contribution des archéologues français à la découverte et à la mise en valeur des Antiquités de la Libye.

Jehan DESANGES.

Henri LAVAGNE, *La mosaïque* (coll. « Que sais-je? », n° 2361) : Paris, Presses Universitaires de France, 1987, 125 pages, 5 illustrations.

De Fishbourne à Antioche, en passant par Tivoli et Piazza Armerina, le spécialiste français de la mosaïque nous emmène dans un voyage passionnant qui, de surcroît, embrasse presque trente siècles : des premiers pavages assyriens d'Arslan-Tash à Vasarély et Lurcat. Mais c'est sur la mosaïque romaine au sens le plus large, byzantine et médiévale, que porte l'essentiel de ce petit livre. Ne sont oubliés ni les problèmes techniques modernes de dépose et de conservation (p. 34), ni surtout les conditions de réalisation antiques : matériaux, techniques d'élaboration et de pose, salaire des ouvriers, signification sociale et culturelle : bâtiments publics et riches particuliers, choix des thèmes. L'auteur ne dissimule ni la difficulté à dater les monuments, ni les dégâts provoqués par les conditions de prélèvement anciennes, ni le caractère transitoire de sa synthèse (p. 12) : le Corpus des mosaïques n'est ni réalisé ni vraiment en cours.

C'est à partir d'un besoin purement technique que se développe la technique du pavage : la nécessité de couvrir le sol « d'un tapis lavable à grande eau » ; l'iconographie en découle : les plus anciennes mosaïques grecques imitent des tissages, plus tard les riches Romains font représenter des reliefs de repas. L'auteur fait ressortir deux grandes tendances, orientale et occidentale, qui finissent par se rejoindre plus ou moins sous la domination romaine, avant qu'une nouvelle séparation des styles n'intervienne à la fin du Haut-Empire : l'Italie reste assez fidèle à la conception austère du noir et blanc, suivie avec leurs traits particuliers par les provinces occidentales, tandis que l'Afrique développe une polychromie brillante, à mettre en rapport avec la variété des minéraux disponibles. Avec le christianisme, tant la croyance que les conditions techniques font monter la mosaïque sur les voûtes et plafonds, justifiant du même coup son nom : *opus musiuum*, décoration de grottes. Nous suivons ensuite les influences arabes et l'évolution des mosaïques byzantines vers les pavements médiévaux, enfin l'impulsion donnée aux artisanats modernes par les écoles florentines, romaines, vénitiennes.

Ce trop bref résumé ne peut rendre compte d'un ouvrage extrêmement documenté, et néanmoins parfaitement clair pour le profane (exceptons, dans le dernier chapitre, quelques phrases un peu obscures). Mais l'on ne ressent que plus l'immense défaut de la collection, qui est de ne permettre qu'un minimum d'illustrations : pour goûter ce livre, il faudrait se reporter constamment aux dizaines de publications citées *in fine*. Comment apprécier la polychromie africaine ou les effets d'irisation dans ces conditions? Souhaitons qu'Henri LAVAGNE nous donne prochainement un nouvel ouvrage où son propos soit illustré comme il le mérite.

Richard ADAM.

R. A. S., 1986 : Résumés d'archéologie suisse, époque romaine, n° 6 : Université de Lausanne, 1988, 134 pages.

Pour ne pas trop nous répéter, renvoyons de nouveau à *R. É. L.*, 61, 1983, p. 455 sq.; ce sont cette année 208 publications qui sont répertoriées, et d'une manière plus précise que dans les cinq volumes précédents. On notera en particulier l'enrichissement de l'index thématique, plus commode que les années précédentes pour diverses questions, en particulier méthodologiques : le principe des fichiers multi-entrées a été adopté, comme pour les bibliographies du CREDO dont nous parlons aileurs dans ce numéro. Nous regretterons simplement le manque d'informations sur la consultation informatique de ce travail, qui est en tous points une réussite parfaite.

Richard ADAM.

Zeineb Benzina BEN ABDALLAH, *Catalogue des inscriptions latines païennes du Musée du Bardo.* Préface d'Azedine BESCHAOUCH (collection de l'École Française de Rome, 92) : Rome, 1986, XVIII-300 pages, planches hors texte.

Sous l'égide de l'Institut national d'Archéologie et d'Art de Tunis et de l'École Française de Rome, M^me^ BEN ABDALLAH nous offre un recueil fort bien présenté et réalisé qui regroupe les inscriptions latines actuellement conservées au Musée du Bardo de Tunis, à l'exception des inscriptions chrétiennes et des inscriptions sur mosaïques et sur petits objets ainsi que des fragments trop mutilés; ont été ajoutées cependant des pierres qui ne sont plus au Musée présentement, mais sont appelées à y reprendre place bientôt ou sont égarées. Il s'agit ainsi d'une mise à jour de l'ancien *Catalogue du Musée Alaoui* qui avait été publié en trois parties de 1897 à 1922, selon une conception plus moderne dans laquelle les textes sont maintenant accompagnés, dans les planches de fin de volume, de photographies et, pour chacun, d'un commentaire le plus éclairant possible avec bibliographie, sans négliger, selon les habitudes, les lieux de provenance, lemmes, dimensions, descriptions et, pour terminer, les *indices* indispensables. On saura gré à l'éditrice d'avoir donné pour chacun une traduction française.

L'ordre suivi met en premier lieu les inscriptions retrouvées, classées par sites dans chacune des trois provinces (Tripolitaine, Byzacène, Proconsulaire sans Carthage), milliaires pour finir, sous 483 numéros; en second lieu, les inscriptions non retrouvées, selon le même classement, 149 exemplaires numérotés de 484 à 532; enfin, en appendice, les inscriptions retrouvées et non retrouvées de Carthage, numérotées de 1 à 110. Parmi les pierres écrites les plus connues qui figurent dans ce recueil, citons celle du *centenarium* (fortin) de *Tibubuci*, première attestation de la province de Tripolitaine sous Dioclétien (n° 21 = *C. I. L.*, VIII, 22763 = *I. L. S.*, 9352), le sénatusconsulte sur le marché du *saltus Beguensis*, daté de 138 (n° 26 = *C. I. L.*, VIII, 23216), les inscriptions d'Aïn-el-Jemala (n° 163 = *C. I. L.*, VIII, 25943), d'Aïn-Ouassel (n° 165 = *C. I. L.*, VIII, 26416) et d'henchir-Mettich (n° 388 = *C. I. L.*, VIII, 25902) sur les *saltus* impériaux, celle enfin qui décrit à *Pupput* la carrière du jurisconsulte Saluius Iulianus (n° 417 = *C. I. L.*, VIII, 14094 = *I. L. S.*, 8973). On remarque que l'ouvrage ne contient pratiquement aucun inédit, mais le regroupement de toutes ces inscriptions, le commentaire joint et la bibliographie afférente rendront les plus grands services, et l'on ne saurait trop souligner combien la présence des photographies constitue à elle seule un progrès et assurera le succès du livre.

A propos de la répartition des pierres entre les provinces, je me permets de signaler qu'il convient maintenant de situer Haïdra (*Ammaedara*) en Proconsulaire plutôt qu'en Byzacène et, inversement, Souk-el-Abiod (*Pupput*) en Byzacène plutôt qu'en Proconsulaire : voir à ce sujet A. CHASTAGNOL et N. DUVAL, dans *Mélanges William Seston*, 1974, p. 101 et *B. S. N. A. F.*, 1972, p. 197-198; A. CHASTAGNOL, dans *Antiquités Africaines*, 1, 1967, p. 120, n. 4.

André CHASTAGNOL.

Martine CORSI-SCIALLANO, Bernard LIOU, *Les épaves de Tarraconaise à chargement d'amphores Dressel 2-4* : *Archaeonautica* 5, éditions du C. N. R. S. : Paris, 1985, 178 pages, nombreuses illustrations dans le texte.

Le titre de cet ouvrage n'est pas très clair : les amphores sont de Tarraconaise, les navires en furent envoyés chargés de produits locaux, mais les épaves appartiennent au Golfe du Lion et les importateurs sont romains ou campaniens; il faudrait donc mieux préciser ce qui est espagnol dans cet ensemble . Les auteurs exa-

minent en effet quatorze épaves plus ou moins complètement explorées (souvent moins, hélas) le long des routes maritimes Tarragone-Rome par la côte, par la pointe nord de la Corse ou par les bouches de Bonifacio. Le caractère commun de ces navires est d'avoir porté essentiellement des amphores dont le profil et les dimensions répondent aux caractères déterminés jadis par H. DRESSEL pour ses groupes 2-4, dont la distinction fine n'est pas aisée, mais qui présentent en commun une pâte rouge à inclusions blanches. Trois d'entre eux comportaient une quinzaine de dolia qui en formaient la cargaison principale : ces vases d'une tonne, réparés au plomb, étaient de toute évidence installés à demeure sur les « pinardiers », et leur capacité individuelle de 20 hectolitres implique une rentabilité supérieure aux cargos où les amphores sont évidemment plus nombreuses, mais n'ont chacune qu'une capacité qui tourne autour de 26 litres.

Les auteurs examinent finement cette différence de conception du transport, et en tirent des conclusions d'autant plus intéressantes que parmi les dizaines d'estampilles relevées, les dolia en présentent plusieurs au nom de C. Piranus, avec des cognomina divers; la maison Piranus, connue par des cippes funéraires à Minturnes en Campanie, se révèle ainsi comme un affréteur important dans la première moitié du I^er^ siècle après J.-C. Le mobilier d'accompagnement, compte tenu des conditions de fouille, est malheureusement trop restreint pour permettre une chronologie plus précise, bien qu'une évolution de l'amphore Dressel 2-4, de plus en plus élancée et légère à contenance égale, se dessine dans la série fournie par les épaves étudiées.

Cet ouvrage présente donc de bonnes indications sur le commerce du vin au début de l'Empire (il est paru avant la thèse d'André TCHERNIA), et aussi l'exemple d'une collaboration internationale, puisque deux des épaves appartiennent aux eaux espagnoles et une à l'Italie.

Richard ADAM.

L'épave Grand-Ribaud D (*Archaeonautica*, 8) : C. N. R. S., 1988, 180 pages dont 56 planches.

Cette monographie est l'œuvre de nombreux collaborateurs coordonnés par A. HESNARD et M.-B. CARRE, qui ont aussi dirigé la fouille de cette épave du large d'Hyères. Pour résumer très brièvement un travail extrêmement riche, mentionnons quelques particularités importantes du site : il s'agit d'un petit navire chargé à la fois de dolia et d'amphores, coulé à l'envers par 19 mètres de fond, entre Porquerolles et Hyères, et visité longtemps avant la fouille par des récupérateurs d'amphores. Ce qui est exceptionnel n'est pas, hélas, l'activité de ces clandestins, mais la manière dont la préparation, la conduite et le suivi de la fouille, puis la publication, ont été menés de manière à obtenir avec le minimum de temps perdu le maximum de documentation scientifique exploitable. C'est un exercice qui requiert d'autant plus de compétence que le gisement subaquatique est, par nature, dispendieux en temps et en moyens. Un mérite supplémentaire est d'expliquer d'une manière parfaitement compréhensible à un modeste fouilleur terrien les données et les décisions techniques et scientifiques prises à la fois pour l'exploitation du gisement et sa publication.

Dans des conditions financières plutôt favorables qui ont permis à une équipe rodée d'effectuer environ 750 heures de plongée sur l'épave, il fallait quand même effectuer un choix de matériel à recueillir : il est justifié, de même que l'interprétation au niveau des remontages de céramique ou du simple comptage; c'est ainsi qu'on n'a pas rapporté à la surface les énormes tessons des dolia ni l'ensemble des amphores éparpillées, mais seulement ce qui était nécessaire à

l'interprétation quantitative et chronologique, ni les innombrables débris de coque non interprétables, mais seulement l'essentiel. Le résultat en est un matériel échantillonné, qui permet, au-delà des données classiques sur la provenance des vases et leur datation, de précieuses conclusions, appuyées sur des modèles théoriques le plus souvent créés pour l'occasion et dûment explicités, sur divers sujets. Ne citons, tant la matière est abondante, que les résultats les plus spectaculaires.

L'étude des dolia permet d'identifier l'épave comme celle d'un « pinardier » aménagé à Minturnes, entre — 8 et 0, pour le transport mixte de vin en vrac (400 hectolitres) et de vin en amphores (près de 500, soit 140 hectolitres); des modèles théoriques de chargement, compatibles avec le nombre probable d'individus calculé en multipliant le nombre minimum résultant de l'échantillon par un coefficient établi en fonction des données de fouille, permettent d'établir que l'avant et l'arrière du navire de 18 à 20 mètres, chargés de deux étages d'amphores en quinconce, supportait un tel port en lourd, la partie médiane étant réservée à 20 solia fixes; selon un tel modèle, le naufrage s'explique par la gîte par le navire poussé par le mistral sur l'un des récifs locaux et déséquilibré sans espoir de rétablissement par le bris d'un dolium latéral, soit deux tonnes de perte d'un côté. Des données plus traditionnelles, celles de l'épigraphie et de la typologie céramique, indiquent que le navire armé à Minturnes avait été chargé près de Pompéi d'un de ces vins bon marché qui, occasionnellement, pouvaient être retransportés en amphores gauloises, d'où une explication de l'aporie que signale Bernard LIOU, la présence de massique en amphore gauloise à Fos et à Lyon.

Nous apprenons aussi l'identité de l'armateur, le nombre des marins (six) et même, sinon leur identité, du moins une partie de leur nom, puisqu'ils ont identifié leur vaisselle de bord; nous voyons aussi un membre de l'équipage tester les monnaies recueillies dans le trafic de cabotage, grâce à la découverte d'une pierre de touche et d'éléments de balance, phénomène courant, mais peu signalé à propos d'autres épaves. Pour abréger, car cette étude nous a tellement enthousiasmé que nous remplirions des pages, des méthodes théoriques de pointe, bien expliquées, permettent de saisir des tranches de vie quotidienne en même temps que des données socio-économiques sans qu'à aucun moment l'imagination ne prenne le pas sur l'observation scientifique. Puisqu'on y parle beaucoup de modèles, concluons que cette étude en est un.

Richard ADAM.

Épigraphie et numismatique.

Rafael JIMÉNES ZAMUDIO, *Estudio del dialecto peligno y su entorno lingüistico* (Acta Salmanticensia 173) : Salamanque, 1986, XVIII-224 pages.

Cette monographie sur le dialecte pélignien regroupe quarante-six inscriptions de Sulmone, Corfinium, Molina et Interpromium (ce dernier attribué ordinairement au marrucin). Les textes n'ont pas été revus sur la pierre, mais quelques relectures postérieures à VETTER (1953) ont été utilisées. C'est un travail soigné, solide, détaillé, utile, car le pélignien a une personnalité marquée par rapport à l'osque.

Après l'édition, accompagnée d'une traduction latine et d'une exégèse (p. 1-46), on trouvera une phonétique très développée (49-146) et des observations sur la morphologie (149-164) et la syntaxe, en fait sur le libellé des indications onomastiques (167-177), enfin une bonne caractérisation contrastive du pélignien (181-205).

La grande nouveauté du pélignien consiste dans l'emploi de Ð interprété ici comme Ż ce qui ne va pas de soi, car il alterne avec S (*mussesa / mussedi*), ce qui